

**Christiane Laborde**

**Au creux des ombres**

## 1 – Marcel

*Jeudi 8 janvier 1942*

Depuis deux ans que je travaille pour eux, ils n'ont jamais fait aussi souvent appel à moi.

Tous les jeudis, depuis début 40, parfois plus fréquemment encore, la liste me parvient. C'est par Klara que tout commence la première semaine de ce mois de janvier, suivie de Regina, Joseph, Berthold, Emil, Siegmund et tant d'autres ! Quatorze pierres tombales à mouler, quatorze noms à y inscrire. Des dates. Les premières empreintes d'espoir, les secondes frappées d'affliction.

Entre les deux, de la vie, de l'errance, des heures bleues, d'autres noires.

Ils venaient de Mannheim, de Rotterdam, de Karlsruhe ou de Berlin, de villes dont je n'ai jamais entendu parler, à des milliers de kilomètres d'ici. Plus loin encore que la ligne, ce chemin des Dames où mon frère a disparu en 1917.

Tué à l'ennemi, mort pour la France.

À vingt-huit ans.

Quelques jours avant la fin de la guerre. La première.

Il avait onze ans de plus que moi. Il était revenu deux mois auparavant en permission, sombre, silencieux. Je n'étais alors qu'un adolescent naïf, je me croyais un homme, si heureux de retrouver un grand frère aimant, un héros pour moi qui ne voyais que l'honneur de notre pays à défendre,

avec une vision si innocente des combats. Je rêvais moi aussi de porter haut les couleurs de notre drapeau, de me jeter dans la bataille, de vaincre cet ennemi dont je ne connaissais rien. Mes amis et moi-même échafaudions souvent des plans sanguinaires, prêts à en découdre si jamais un Allemand venait à se perdre dans nos bois. Armés de nos armes imaginaires.

Mais nos jeux n'avaient pas été au rendez-vous. Mon frère restait le plus souvent prostré, assis sous la tonnelle au fond du jardin, essayant de faire bonne figure au cours des repas. Cela n'avait pas échappé à nos parents. Souvent le soir, ils m'envoyaient tôt me coucher. Je les écoutais depuis ma chambre, prenant soin de laisser la porte entrouverte. Je me pensais assez mature pour entendre ce qu'ils avaient à dire. Ils restaient avec lui, de longues heures. Avant qu'ils ne montent, je dormais déjà. J'ai réalisé plus tard qu'il n'avait pas parlé de cet enfer, mais qu'il ne voulait pas y retourner. C'est notre mère qui avait insisté. « Tu dois y aller, tu dois servir notre pays ; je vais t'accompagner à la gare. »

Cette main qui s'agite en montant dans le wagon, ce regard en détresse, elle ne les a plus jamais revus.

Pourtant, lorsque nous avons reçu sa redingote et ses papiers militaires, seuls objets nous ayant été restitués, ma mère, dans un soupir, nous a assuré que l'on ne meurt jamais de chagrin. J'ai toujours gardé ces mots en moi, comme un cadeau que nous ferait la vie, un soupçon d'espoir dans les moments sombres.

Ce matin, le froid glacial qui sévit depuis un mois gifle encore. Le village recroquevillé semble inerte. Les routes verglacées ne sont plus empruntées que par quelques rares attelages. Les indispensables. Celui venu du camp est arrivé en fin de matinée. Henri, chargé des provisions à l'épicerie du bourg, a laissé sa liste de courses chez la commerçante avant de venir me voir. Seize noms cette semaine.

Je ne suis pas certain de pouvoir livrer rapidement ces pierres tombales. Je n'ai presque plus de gravier et sans gravier, je ne peux rien faire. Maurice m'en a apporté une charrette pleine il y a deux semaines, mais le tas a singulièrement diminué. Aller jusqu'au gave, cinq kilomètres en longeant la vallée du ruisseau, charger la remorque et revenir est d'habitude l'affaire d'une demi-journée. En ce mois de janvier, il en est tout autre. La vie se ralentit, le temps s'allonge, le travail s'engourdit lui aussi dans cette glaciale somnolence.

Il y a plus de vingt ans déjà que je suis cimentier. Mon père l'était, j'ai continué. Pour lisser le ciment, il paraît qu'il n'y en a pas deux comme moi. J'ai toujours aimé le travail bien fait. Que ce soit une margelle de puits, une citerne, une allée de jardin ou une fontaine. Avant, je veux dire avant que cette guerre ne commence, je travaillais déjà pour les défunts. Les bordures des tombes, dans le

cimetière de mon village, je les ai pratiquement toutes faites. Les inscriptions aussi. Ajuster mes gabarits de lettres, bien les aligner, les espacer, tracer les noms, les peindre, en noir le plus souvent. C'est méticuleux. Ces pochoirs, je les fabrique moi-même. Un morceau de fer blanc sur lequel je dessine les contours majuscules ou minuscules, les chiffres. Et j'évide.

Avant, j'utilisais souvent les mêmes consonnes. Parce qu'ici, dans mon coin écarté du Béarn, ailleurs sans doute aussi, les familles qui sont là depuis des générations portent le nom de l'endroit où elles ont vécu. La maison neuve, vieille, près du gave, exposée aux vents, la grange, le jardin, la fontaine, les aulnes ou les bouleaux, à chaque fois un nouveau paysage s'invite. Des siècles de soleil levant ou de brumes incessantes, de bonne fortune ou de landes infertiles, ces noms ont façonné ceux qui les portent.

Ont courbé leurs dos, ou déployé leur fierté.

Un galbe persistant.

Les usages ont la peau dure.

Être né ici, au bourg, ou là-bas, dans un quartier éloigné, le regard diffère. Comme si le fait d'être obligé de descendre, galoches au pied, chercher son pain, vous rabaisserait irrémédiablement. Ceux du bourg, j'en connais, méprisent ceux des hameaux reculés, « Ils sont de la campagne », disent-ils la bouche en cul de poule.

Parce qu'ils croient que c'est la ville, ici ? Avec quatorze cents habitants dans la commune ? Eloignés de tout, des rumeurs de la ville et de ses commerces, une vie en vase presque clos. Une civilisation en miniature.

Je ne les changerai pas.

Je ne changerai pas non plus.

Je suis né avec le siècle. Est-ce pour cela que j'ai toujours été curieux, de tout, des autres, des rencontres, du progrès, comme on dit ? « Il est malin, ce Marcel », dit-on souvent de moi. Malin, dans le sens d'ingénieur, oui, je le suis. Je viens de terminer une chambre noire. La photographie, c'est aussi pour moi une manière d'affirmer mon regard sur le monde. D'être seul face à ces portraits un peu figés par le temps de pose encore si long, de laisser une trace sur ma vie, nos vies. Le papier photo aux bords dentelés est suspendu, les visages familiers m'observent, imperturbables désormais. Graves, toujours graves, empreints de cette vie de labeur que nous menons, des souvenirs qui ombrent les paupières. Du noir, du blanc, couleurs de notre quotidien. Les femmes, ma mère, mon épouse, y sont unies. Parfois, un peu de mauve vient éclairer leurs tenues. Seuls mes enfants apportent quelques touches plus vives dans la maison. Quelques rires aussi.

J'ai réussi à me constituer une clientèle dans les villages avoisinants. Je pars avec mes plaques, mon trépied, mon appareil-photo. Immortaliser un fils appelé au front, une fille qui se marie, un nouveau-né ou les grands-parents

avant qu'ils ne quittent ce monde. Tous ces moments qui jalonnent une vie. Une histoire là aussi en miniature.

Depuis plus d'un an, j'ai dû découper de nouvelles lettres. Le W, le Z... si rares par ici. Combien de fois ai-je dû réécrire ces noms que je ne sais pas prononcer, remettre les lettres à leur juste place.

Parce que le nom des morts, on le respecte.

Davantage encore le leur.

« Tu dois faire ton beurre, avec ces tombes ! » ai-je souvent entendu au village. Pauvres idiots ! Si vous saviez ! Non, jamais je ne pourrais penser à m'enrichir aux dépens de ceux qui n'ont plus rien, ni avenir ni liberté. Je les ai croisés de nombreuses fois en allant au camp.

Le regard vide.

Les yeux emplis de larmes.

Avant eux, depuis 39, les Espagnols étaient déjà là. Vingt-trois mille. Hébergés. Combattants républicains, volontaires des Brigades internationales. Ils travaillaient pour la plupart dans le coin, maçons, charpentiers, bûcherons ou manœuvres dans les chantiers de montagne. C'est en 40 que tout a basculé. Classé auparavant d'accueil, le camp est devenu répressif. Des juifs y ont été envoyés, de Belgique, des Pays-Bas, dès le printemps. Par wagons entiers ils sont arrivés à la gare d'Oloron, avec quelques valises pour seul bagage.

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à y travailler.



## 2 – Mathilde

*Vendredi 9 janvier 1942*

Il fait encore plus froid qu'hier, ce matin. Les cristaux de givre à l'intérieur des vitres se mêlent aux entrelacs des voilages. Je descends la première, pour allumer le feu. Dans cette grande cheminée à la plaque de sol luisante. Tous les matins, avant de craquer une allumette, j'y passe la paille de fer ; du bout du pied, je frotte. « Tu la garderas toujours propre », m'a dit ma belle-mère lorsque je suis arrivée ici. J'étais jeune alors, très jeune. Très jolie aussi, paraît-il.

On m'a mariée à Marcel. Il était, il est toujours, travailleur, économe. Il n'est pas vraiment beau, mais petit, sec, autoritaire. C'est lui qui commande ici. Moi, je ne dis rien, je fais. Je n'ai jamais donné mon avis, je me contente de me plier à ses idées. Elles sont toujours bonnes. Du moins, je n'en imagine pas de meilleures. Je ne me pose pas de questions, je ne lui en pose pas non plus. Je travaille, sans cesse, presque toujours en silence.

Les mots, je n'y ai jamais été habituée. Dans ma famille, à quelques kilomètres d'ici, on ne parlait pas non plus. On travaillait, dur. Mes frères sont tous les trois ébénistes. Sous la coupe de l'ainé. Lui, d'une belle stature, guide l'entreprise d'une main de fer. Mon second frère, c'est un artiste. C'est lui qui s'occupe des moulures, des sculptures sur les meubles. Il aurait aimé faire l'école Boulle, mais par ici, qui la connaît ? Tout ce qui vient de la capitale n'est pas forcément bon. Il n'y est jamais allé. Il n'a rien dit, lui non plus. Le soir, il fait apparaître des danseurs africains sous ses doigts d'or, lui qui n'a jamais voyagé plus loin que Pau. C'est sa manière de s'évader, d'avoir des moments rien que pour lui. Mon second frère est encore plus effacé. Il ne compte pas ses heures de travail dans cet atelier contigu à la maison. Tant que le jour veut bien donner de la lumière, il ponce, il assemble.

Ici aussi, on travaille, tout le temps. Marcel à ses auges, ses citernes, ses pierres tombales, ma belle-mère et moi au ménage, à la cuisine, au jardin. On tricote aussi, tous les après-midis, pour les voisins, les gens des quartiers du village. J'ai toujours aimé tricoter, c'est ma façon de créer. Des chaussettes, montantes, chaudes, grises, ce n'est pas vraiment de l'art, mais c'est minutieux tous ces diminués. Des torsades sur des cardigans, ici, on dit des tricots, des points fantaisie où il faut compter les mailles à chaque rangée. Lorsque les aiguilles fines s'entrecroisent, mes pensées se dénouent. Rien de bien folichon. Pas de rêves

de belles toilettes ou de voyages. Rien que du terre à terre, les fleurs à planter dans le jardin, les pois de senteur dont j'aime les couleurs chaudes, les œillets mignardise à la senteur délicate, la semence de pommes de terre à trier, la cire à passer sur l'escalier. Le col d'une nouvelle robe à broder pour ma fille. Rendre visite à mes amies du bourg, la femme du boulanger, celle du marchand drapier, l'institutrice qui nous invite souvent pour le goûter.

Les gens disent ici que nous sommes des nantis. Mais je ne les crois pas. Bien entendu, grâce à Marcel, nous avons été les premiers au village à avoir l'eau chaude au robinet, il a lui-même fabriqué un chauffe-eau électrique. Notre maison est belle et grande, il ne nous manque pas grand-chose. De toute manière, même si nous avons beaucoup d'argent, on ne trouverait pas le temps de le dépenser. À la ville, on n'y va pratiquement jamais. À Oloron parfois, à Pau très rarement. Nous avons ce qu'il nous faut au village, tous les corps de métier y sont représentés, du boulanger à la couturière. Même le rémouleur y vient, plusieurs fois par an.

C'est dans ma famille que nous allons le plus souvent. Tous les dimanches. Nous partons après la messe, nous déjeunons chez mon frère et sa femme et l'après-midi, il attelle les bœufs à la charrette. Nous y montons tous, comme si nous partions pour une balade en pleine campagne.

Mais les cahots du chemin nous mènent toujours au même endroit.

Vers ce camp, à Gurs.

C'est près d'ici, une quinzaine de kilomètres. C'est encore plus proche de chez mon frère. C'est notre rituel dominical. Nous restons dans la charrette et nous regardons au travers du haut grillage. Ils sont nombreux ici. De plus en plus nombreux. Lorsqu'il n'y avait que des Espagnols, nous montions sur le talus. Ils nous apostrophaient, nous lançaient des cailloux. Pas pour nous agresser, non. Ils entouraient leurs projectiles avec des morceaux de papier. Des noms, des adresses. Pour que nous, qui étions de l'autre côté, donnions des nouvelles à leurs familles. Il y a bien un service postal au camp, mais je crois avoir compris que l'envoi du courrier y est un peu fantaisiste.

Maintenant, depuis plusieurs mois, ce sont des étrangers, des gens qui viennent de bien plus loin que l'Espagne. Je ne comprends pas leur langue. Ils ne nous ressemblent pas. Il paraît qu'ils sont juifs. Qu'ils ont fui leur pays, qu'ils ont cru qu'ici on les protégerait. Les barbelés ont remplacé les grillages, c'est une drôle de façon de protéger les gens. Marcel en connaît quelques-uns. Il leur adresse toujours un signe de la main. Je reste immobile. C'est un autre monde que le leur, je n'arrive pas à imaginer ce qu'ils endurent, ni quel a été leur chemin avant d'arriver ici. Ce sont des corps amaigris, des visages graves. La guerre est passée par leur vie. Cela non plus je n'arrive pas à l'imaginer. Depuis trois ans qu'elle a commencé, cette

deuxième guerre, je n'en ai rien vu. Même pas un Allemand. Ils ne sont jamais venus jusqu'ici. À Pau, il paraît qu'ils y sont. Parfois, ce sont leurs avions qu'on voit passer, c'est tout.

Cette guerre, la seule chose que j'en sache c'est par Marcel. Il écoute la radio, un poste à lampes, tous les jours, pour avoir des nouvelles des combats. Il a accroché une carte d'Europe sur le mur de la cuisine, près de la cheminée. Il m'emprunte des épingles, des restes de laine, et il trace les lignes des fronts.

Chaque soir il les met à jour.

Avant notre recueillement.

Après le repas, nous nous agenouillons tous devant ce plan surmonté d'un crucifix orné de son rameau de buis et nous prions. Je ne sais pas pour qui il prie, sans doute, comme ma belle-mère, pour son frère disparu lors du premier conflit de ce siècle. Pour ceux du village qui sont partis, ceux que nous voyons parfois revenir, parfois pas. Pour nos enfants, que Dieu les garde, pour ceux que nous aimons. Pour rien aussi. Souvent, je récite mes prières, l'esprit vide. Jamais pourtant je ne manquerais cette prière du soir. Notre famille a toujours été pieuse. Très pieuse. Même si des secrets sont enfouis. Ma belle-mère, un jour, à mots couverts, nous a parlé d'un prêtre de son village, alors qu'elle était très jeune. Elle allait souvent le seconder lors de la préparation des bouquets de l'autel. En toute innocence, en toute piété. « Je ne dirai jamais à personne

ce qu'il m'a fait.» Elle n'a en aucun cas rien ajouté. Malgré cela, elle continue à croire. Certains au village disent que c'est une sainte. Je ne sais pas non plus vraiment ce que cela veut dire, mais elle est bonne, aimante et bonne.

Demain, il faudra se lever encore plus tôt que d'habitude. Marcel a reçu une longue liste de noms. Je l'aiderai à préparer son ciment. Puiser de l'eau à la citerne, mesurer les seaux de gravier. Notre fille décalquera les lettres, notre fils ajoutera des pelletées de sable au béton. Je tasserai le mélange dans les moules avec une dame en bois que nous a confectionnée mon dernier frère, dans une épaisse planche de chêne.

Frappe, tasse.

Demain ressemblera à aujourd'hui.